

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

28^e ANNÉE.

N^o 5

1^{er} MARS 1885

AVIS. Prière à nos lecteurs de se réabonner par un mandat-poste à l'ordre de M. Leymarie. L'abonnement continue, sauf avis contraire, et l'année commencée est due entière. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.

OF PROCEEDINGS OF THE SOCIETY FOR PSYCHICAL RESEARCH.

(Suite du rapport du comité littéraire, voir la *Revue spirite* du 15 janvier 1885.)

Quelques explications physiologiques à propos des hallucinations proprement dites, et des hallucinations véridiques, comme la Société des études psychiques appelle les apparitions (Voir le n^o 4 de la *Revue*, 15 février 1885). Pour faire comprendre comment se produisent ou plutôt peuvent se produire, soit les hallucinations véridiques ou apparitions, soit les hallucinations proprement dites, il est indispensable d'entrer dans quelques explications physiologiques. Et d'abord, constatons que sans le système nerveux pris dans son ensemble, il n'y a ni mouvements volontaires, ni sensibilité, ni pensée. Mais qu'est-ce que le système nerveux? De quoi se compose-t-il? — De deux choses : 1^o le système nerveux cérébro-spinal, appelé aussi système nerveux de la vie animale ; 2^o le système ganglionnaire ou système nerveux de la vie organique, qu'on désigne fréquemment sous le nom de nerf grand sympathique.

Disons tout de suite pour n'avoir plus à y revenir, que le système ganglionnaire se compose : 1^o d'un certain nombre de petites masses nerveuses bien distinctes, quoique toutes reliées entre elles par des cordons nerveux ; 2^o de divers nerfs qui vont s'anastomoser (se réunir) avec ceux du système cérébro-spinal, ou se distribuer dans les organes voisins. Ces masses ou centres nerveux sont les *ganglions*. On en trouve à la tête, au cou, dans

l'abdomen. Les nerfs de ce système allant aboutir dans divers viscères, tels que les poumons, le cœur, l'estomac, les intestins et aux parois des vaisseaux sanguins, concourent principalement à l'accomplissement des fonctions des organes de nutrition. Leur action est à peu près complètement soustraite à l'influence de notre volonté. Ainsi, que nous le voulions ou non, les mouvements de systole et de diastole (contraction et dilatation) du cœur, de même que les mouvements péristaltiques des intestins, et beaucoup d'autres, s'accomplissent avec une régularité parfaite. L'indépendance de ce système est même si grande que, pourvu qu'on ait soin d'entretenir artificiellement la respiration, on peut enlever ou détruire tout l'encéphale et la moelle épinière, sans que ces mouvements cessent de se produire.

Pendant le système n'est pas tout entier aussi radicalement placé en dehors de l'action de notre volonté. Certains mouvements paraissent tenir le milieu entre ceux dont nous sommes les maîtres absolus, et ceux sur lesquels nous ne pouvons agir d'aucune façon. Telles sont les contractions de l'appareil respiratoire, contractions que nous avons la facilité, d'une part, de précipiter ou de ralentir à volonté, et qui, d'autre part, se continuent alors même que le cerveau — sans lequel tout mouvement volontaire disparaît — ne remplit plus ses fonctions.

Le système nerveux cérébro-spinal se compose à son tour de deux parties essentielles : l'encéphale et la moelle épinière. L'encéphale lui-même se subdivise en un assez grand nombre de parties dont nous ne citerons que le cerveau proprement dit, divisé comme on sait en deux hémisphères ; le cervelet, placé à sa partie postérieure et inférieure, et divisé également en deux hémisphères ; enfin, la moelle allongée qui n'est que le prolongement de la moelle épinière, s'avancant dans le crâne. On pourrait comparer ce système à un arbre dont l'encéphale représenterait les racines ; la moelle épinière, le tronc ; et les nerfs qui s'en détachent pour se rendre dans toutes les parties du corps, les branches, les rameaux et les ramuscules.

Le cerveau, le cervelet et la moelle allongée sont renfermés dans la boîte crânienne. De la base de l'encéphale naissent douze paires de nerfs qui se répandant dans les diverses parties de la tête, vont aboutir aux yeux, aux oreilles, au nez, à la langue, au palais, mettant ainsi les organes de nos divers sens : vue, ouïe, odorat, goût — le toucher ayant son siège sur toute la surface du corps, nous l'oublions à dessein — en communication avec le

cerveau, et jouant par là un rôle capital dans l'économie de l'être humain.

De la moelle épinière partent également un grand nombre de nerfs — trente et une paires — qui sortent de la gaine osseuse de la colonne vertébrale par des trous situés de chaque côté entre les vertèbres.

Qu'on veuille bien observer encore que « chacun de ces nerfs se compose d'un grand nombre de faisceaux formés par des fibres médullaires et entourés d'une membrane appelée névri-lème.

« Ces fibres élémentaires sont en général d'une ténuité extrême, et se portent parallèlement entre elles d'une extrémité du cordon nerveux à l'autre, sans jamais se réunir et se diviser; par leur extrémité supérieure, elles se continuent ainsi sans interruption avec les fibres de la moelle épinière ou de la base du cerveau, et, par leur extrémité opposée, elles vont se terminer dans les organes auxquels elles sont destinées. » Ce sont ces diverses fibres qui, à mesure que le nerf s'éloigne de son point d'attache, se séparent de la masse et forment ainsi un nombre toujours plus considérable de branches qui viennent se terminer à la peau, tantôt par de petits corpuscules dont quelques-uns représentent assez exactement la figure d'une poire, tantôt par des extrémités effilées, tantôt enfin par des réseaux.

Mais quelle est l'utilité de ces nerfs qui vont se répandant par tout le corps? Qu'on détruise l'un quelconque de ces cordons nerveux, et l'on s'apercevra tout aussitôt que toutes les parties du corps où se rendaient ce nerf et ses subdivisions, sont à l'instant même « frappées de paralysie, c'est-à-dire privées de la faculté de sentir et de se mouvoir. »

Ceci étant, il convient de se demander si les nerfs indispensables à l'exercice de ces deux facultés, sont chargés eux-mêmes « de déterminer les mouvements et de percevoir les sensations », ou s'ils ne remplissent pas plutôt le rôle de conducteurs, comme le fait, par exemple, le fil télégraphique. Comment savoir à quoi s'en tenir à cet égard? Par une expérience semblable à celle ci-dessus indiquée, la section d'un nerf. Sitôt qu'une portion de nerf est séparée du système central, on la peut pincer, piquer, déchirer, sans qu'il y ait même l'ombre d'une douleur ou d'une contraction; tandis que la partie située au-dessus de la section, et en communication avec la moelle épinière et le cerveau, conserve toute sa sensibilité; en sorte qu'il suffit de la moindre piqure

pour que l'animal sur lequel on tente l'expérience, donne les signes des douleurs les plus vives.

Ce n'est donc pas le nerf qui est l'organe ou le siège des mouvements et des sensations. Mais alors quel est cet organe? La moelle épinière? Pas davantage; car si on la coupe en travers, à quelque endroit que ce soit, toutes les parties du corps dont les nerfs naissent au-dessous de la section, sont aussitôt réduites à l'insensibilité et à l'immobilité absolues, et la moelle elle-même, d'une sensibilité si délicate que la moindre piqure qu'on y pratique fait cruellement souffrir et provoque des mouvements convulsifs, la moelle épinière elle-même devient insensible dans la partie que la section a séparée du cerveau.

Ainsi les nerfs et la moelle épinière, quand ils cessent d'être reliés au cerveau, ne sentent plus, ni ne peuvent plus produire de mouvements volontaires : il est bien évident dès lors qu'ils ne sauraient être le siège de ces deux ordres de phénomènes. Reste le cerveau. Si on enlève cet organe, « l'animal tombe tout aussitôt dans un état de stupeur dont rien ne peut le faire sortir. Tout son corps devient insensible, ses sens n'agissent plus. » Tout acte volontaire a entièrement disparu. C'est donc bien dans le cerveau que viennent en définitive se résoudre toute sensibilité et tout mouvement. Et chose curieuse, cet organe où les impressions se perçoivent, où la volonté s'exerce, est par lui-même absolument insensible. On peut l'inciser, le déchirer sans que l'animal qui subit cette mutilation, paraisse même s'en apercevoir. « Il ne peut être excité que par les impressions qui sont transmises par l'intermédiaire des nerfs. »

Mais toutes les parties de l'encéphale ne remplissent pas les mêmes fonctions. Tandis que les deux hémisphères du cerveau paraissent avoir la faculté de percevoir et de juger les impressions transmises par les nerfs, il semble que la coordination des mouvements réside principalement dans les deux hémisphères du cervelet. Ainsi Magendie a constaté que lorsque l'on coupe cette portion de l'encéphale que les anatomistes désignent sous le nom de *corps striés*, l'animal mutilé de la sorte ne reste plus maître de ses mouvements, mais semble poussé en avant par une puissance intérieure à laquelle il ne peut résister : il s'élance droit devant lui, court avec rapidité, et s'arrête enfin; mais il ne paraît pas pouvoir reculer. Si au contraire on blesse les deux côtés du cervelet, soit chez un oiseau, soit chez un mammifère, on voit tout aussitôt cet oiseau ou ce mammifère, voler, marcher,

ou même nager en arrière. C'est exactement l'inverse de ce qui s'est passé tout à l'heure. — Si enfin on ne blesse qu'un des côtés du cervelet ou de la protubérance annulaire — celle-ci réunit les deux hémisphères du cervelet — l'animal se met aussitôt à tourner sur lui-même, du côté blessé, avec une rapidité vertigineuse jusqu'à accomplir soixante révolutions et plus dans l'espace d'une minute.

Ce qui est vrai du cerveau, savoir que les différentes parties dont il se compose ne remplissent pas les mêmes fonctions, l'est également des nerfs. Il y en a de deux espèces : des nerfs moteurs et des nerfs de la sensibilité. Mais comment est-on arrivé à la connaissance de cette particularité? Toujours par l'expérience. Les nerfs s'insèrent dans — il serait mieux de dire sortent de — la moelle épinière par deux racines — ou de la base du cerveau — composées chacune de plusieurs faisceaux. L'une de ces racines naît de la partie postérieure, l'autre de la partie antérieure, et toutes deux se réunissent en avant et à peu de distance de l'épine dorsale, pour ne former qu'un seul nerf.

Or, si au lieu de couper le nerf après la réunion des divers faisceaux dont l'ensemble constitue les deux racines, on coupe l'une de ces racines, celle qui naît de la partie postérieure, par exemple, on remarque qu'immédiatement toute sensibilité a disparu dans la partie du corps où ce nerf allait se distribuer, la faculté du mouvement restant exactement ce qu'elle était auparavant. Que conclure de ce fait, sinon que les faisceaux qui constituent la racine postérieure du nerf, correspondent à la sensibilité?

Si au lieu de la racine postérieure, on coupe la racine antérieure, c'est l'inverse qui se produit, c'est-à-dire que la faculté du mouvement se trouve à l'instant même anéantie, tandis que la sensibilité se maintient dans toute son intégrité. D'où il ressort évidemment que les faisceaux de la racine antérieure constituent les nerfs moteurs.

Remarquons encore que les nerfs de la sensibilité ne sont pas tous aptes à recevoir ni à transmettre les mêmes impressions; ils ne sont pas tous excités par les mêmes agents. Ainsi ceux qui sont chargés de recevoir et de transmettre les ondulations lumineuses restent entièrement insensibles aux vibrations sonores, ainsi qu'aux odeurs et aux saveurs; de même les nerfs qui conduisent les vibrations sonores demeurent dans une inertie complète en présence de la lumière la plus vive comme en présence des odeurs et des saveurs les plus pénétrantes. De telle sorte que

chacun des nerfs remplit un rôle spécial : l'un sert à la vue ; l'autre à l'ouïe ; un troisième au goût, etc. Et ce sont précisément ces diverses manières de recevoir les impressions des corps extérieurs qui constituent les cinq sens.

Nous avons dit que chaque nerf se compose d'un grand nombre de fibres élémentaires. Toutes ces fibres peuvent recevoir des impressions, et agir indépendamment les unes des autres. Il résulte de là que toute impression reçue par un nerf se rend au cerveau par une route particulière, et ne se confond jamais avec aucune autre. Que se passe-t-il lorsque le mouvement communiqué à une fibre nerveuse, arrive dans cette partie du cerveau où l'impression est sentie ? Nous ne savons. Toujours est-il que le cerveau sait parfaitement d'où est partie telle ou telle impression.... déterminée, et que nous sentons la douleur ou le bien-être à l'endroit où se termine la fibre nerveuse qui l'a transmise. Ceci explique certaines choses fort étonnantes et peu compréhensibles au premier abord. Toutes les fibres nerveuses communiquant avec le cerveau, il arrive que si sur une partie quelconque du trajet de l'une d'entre elles, on exerce une certaine action, la douleur qui en résulte, n'est pas sentie à l'endroit où cette action s'exerce, mais bien là où la fibre vient se terminer. C'est ainsi que lorsque nous nous heurtons un peu fortement le coude, nous éprouvons un fourmillement des plus pénibles dans la main et surtout au bout des doigts. C'est ainsi encore qu'un homme amputé d'un bras ou d'une jambe, souffre dans le membre qui n'existe plus : car les fibres nerveuses qui s'y rendaient subsistant et communiquant avec le cerveau, sont parfaitement susceptibles de recevoir des impressions, et ces impressions sont rapportées inconsciemment par le cerveau au membre où les fibres se rendaient avant son ablation.

Donc un objet extérieur impressionne un nerf ; ce nerf saisit, si l'on peut ainsi dire, cette impression, et, la faisant glisser dans toute sa longueur, la transmet au cerveau. Là, et là seulement, l'impression est sentie et jugée ; et, selon le cas, elle donne lieu à une action, à un mouvement qui, partant du cerveau, s'en va par les nerfs moteurs, transmettre aux muscles des contractions en rapport avec l'impression sentie. Mais lorsque le cerveau a reçu une impression, qu'il l'a jugée, qu'il l'a faite *pensée*, cette impression s'évanouit-elle instantanément, ou bien possédons-nous quelque faculté qui nous permette de la conserver, de la rappeler au besoin ? Evidemment cette faculté existe ; c'est la mémoire.

Grâce à elle, nous pouvons comparer, les unes aux autres les diverses impressions perçues; les associer ou les mettre en opposition, ce qui est encore une manière de les associer; en un mot faire sur elles tout ce qui constitue le travail intellectuel. Certaine partie du cerveau nous apparaît comme une sorte d'immense magasin où les impressions et les perceptions se peuvent entasser presque à l'infini, et dans des conditions telles qu'il nous suffit de le vouloir pour les voir défiler à nouveau devant notre esprit avec une netteté comparable à celle d'impressions ou de perceptions actuelles.

Il est bon d'ailleurs de ne pas oublier que les nerfs transmettent au cerveau une quantité innombrable d'impressions qui ne sont pas perçues; qui, par conséquent, sont pour nous comme si elles n'étaient pas. Pourquoi en est-il ainsi? C'est que les différentes parties du cerveau, comme nous avons déjà eu l'occasion de le constater, tout en étant intimement reliées les unes aux autres, ont cependant chacune leurs fonctions particulières. Et lorsque, par exemple, l'esprit est absorbé dans une contemplation profonde, dans une étude sérieuse, dans une occupation quelconque qui demande un grand effort, toutes les portes par lesquelles les impressions devraient passer pour être perçues, sont fermées, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Chacun a pu faire cette observation et peut la renouveler tous les jours. Si vous vous promenez dehors, toutes les personnes, toutes les maisons, toutes les voitures, tous les objets, en un mot, devant lesquels vous passez, se réfléchissent sur la rétine de l'œil, et par le nerf optique sont transmis au cerveau. Pourtant, pour peu que vous soyez préoccupés, tous ces objets restent pour vous à l'état de lettre morte. Positivement, vous ne les avez pas vus, c'est-à-dire que vous n'avez pas prêté d'attention aux impressions reçues et transmises par les nerfs. Vous avez, sans vous en douter, sans savoir comment, fermé la porte au delà de laquelle les impressions fussent devenues des perceptions. Il n'y a sans doute rien d'absolu en cela; en d'autres termes, la porte n'est jamais si hermétiquement close, qu'un objet qui se présente avec quelque chose de particulièrement frappant, ne puisse l'entr'ouvrir et donner passage au mouvement imprimé au nerf et transmis par lui au cerveau, de telle sorte que ce mouvement se continue jusqu'à la région où les impressions sont perçues.

La mémoire, avons-nous dit, retient, conserve les souvenirs. Mais parmi les choses que nous avons apprises, parmi les impres-

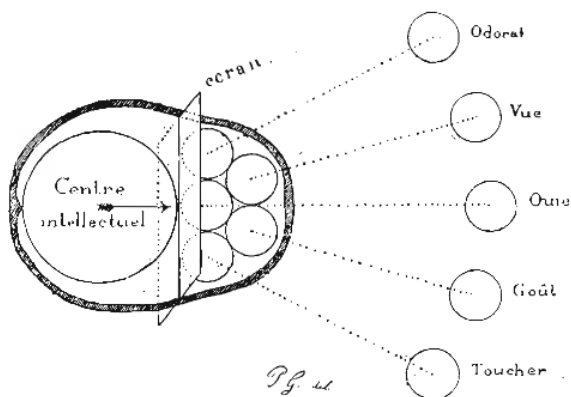
sions que nous avons reçues, combien n'en est-il pas qui, après un temps plus ou moins long, paraissent s'être évanouies dans l'oubli. En est-il réellement ainsi? Nous ne le pensons pas, et peut-être n'y a-t-il que bien peu d'impressions — si même il y en a — qui sous certaines conditions déterminées, ne soient susceptibles d'être revivifiées. Nous avons tous eu de ces choses que nous croyions oubliées depuis longtemps, et qui tout à coup, sans que nous sachions ni pourquoi ni comment, nous reviennent plus vives et plus nettes que jamais.

Quoi qu'il en soit, il est certain que nous pouvons nous représenter les objets de nos idées de telle façon que souvent il nous semble voir les objets eux-mêmes. Mais de même que toutes les parties de l'encéphale sont reliées entre elles et communiquent les unes avec les autres, ainsi les idées qui s'élaborent dans ces parties s'enchaînent les unes aux autres, et pour peu que nous en appelions une, immédiatement celle ou celles avec laquelle ou lesquelles elle est habituellement associée, accourt ou accourent. D'ailleurs les pensées ne s'enchaînent pas toujours les unes aux autres de la même façon; mais plus on manie ses idées, plus on réfléchit, plus aussi ces associations se multiplient et se diversifient. Et s'il en est ainsi pour la même personne en différents temps, à combien plus forte raison, cette diversité serait-elle grande, si on considère les idées telles qu'elles s'associent chez des personnes différentes. Prenons un exemple, la rose. A l'un, elle rappelle les beaux jours, les jours heureux de la jeunesse et de l'amour; à l'autre, le souvenir d'une grande douleur, une mort peut-être; à un troisième une de ces trahisons dont le cœur ne se console jamais, et ainsi de suite. Si bien que lorsque la reine des fleurs se présente à ces personnes, elles ne la voient pas isolée, mais la revêtent en quelque sorte ou l'accompagnent de l'idée avec laquelle dans une circonstance ou triste ou gaie, elles l'ont associée.

Toutes ces explications étant données, voyons ce qui se passe dans l'hallucination. Pour mieux comprendre ce qui va suivre, nous prions les personnes qui liront ces lignes de se reporter au diagramme ci-joint, qui n'a pas la prétention de donner une représentation fidèle des formes du cerveau, ni même de rendre exactement compte de ce qui se passe, mais simplement d'indiquer la marche générale, le processus de l'hallucination.

Nous avons cinq sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, qui tous ont leurs nerfs spéciaux venant aboutir au cerveau,

et transmettent les impressions reçues jusqu'aux parties de l'encéphale, où, selon le cas, les objets sont vus, entendus, etc. Or, ces différentes parties, bien qu'étant en relation avec celle où s'accomplissent les phénomènes intellectuels, ne peuvent toutefois être momentanément isolées, c'est-à-dire selon l'expression déjà



employée, que la porte de communication peut être close. Et lorsqu'il en est ainsi, l'impression qui y est amenée n'est pas perçue.

Représentons par cinq ronds, les parties de l'encéphale correspondant aux cinq sens; par cinq autres ronds, situés en dehors de la boîte crânienne, les organes des sens; et joignons-les un à un, les premiers aux derniers, par des lignes qu'on supposera être les nerfs qui vont des organes au cerveau. Nous voyons ainsi les points — les organes si l'on veut — où l'impression est reçue, les nerfs qui la transmettent, et les parties du cerveau dans lesquelles la vision, l'audition, etc., ont lieu. Or, lorsqu'une ondulation lumineuse vient frapper l'œil, le nerf optique qui reçoit cette impression, la porte au centre visuel dans le cerveau; et chaque fois que ce centre reçoit une excitation suffisamment intense, l'objet qui la produit est vu, vu plus ou moins distinctement, selon l'intensité de l'excitation.

Il en est de même en ce qui concerne les impressions auditives, olfactives, gustatives, tactiles. Ce qu'il faut toujours, c'est que les parties du cerveau où ces impressions doivent être senties, soient excitées, mises en mouvement. Et chaque fois que ce fait se présente, de quelque part que l'excitation vienne d'ailleurs, il y a vision, audition, etc.

Or, comme ces parties sont en communication avec toutes celles dont se compose l'encéphale, il se peut que l'excitation, au lieu de se transmettre du dehors par les organes des sens et les nerfs qui y aboutissent, se transmette du dedans, c'est-à-dire qu'elle parte des sens intellectuels (dans la direction de la flèche). Si vous voulez mieux comprendre ce processus, supposez qu'il y ait un écran à l'endroit où les nerfs portent les impressions ou visuelles ou autres, et qu'il faut, pour qu'un objet soit vu, entendu, etc., que cet écran vibre avec une certaine force. Vous vous rendez bien compte que le mouvement vibratoire peut avoir sa cause des deux côtés de l'instrument. Or, que ce mouvement vienne du côté antérieur ou du côté postérieur, le résultat est absolument le même : il y a objet vu, ou son entendu, etc.

Seulement si l'excitation vient du dehors par les nerfs, l'objet vu, ou le son entendu, est réel, existe matériellement dans le monde extérieur ; au lieu que si elle vient du dedans, il est fictif et n'a qu'une existence purement subjective, quelle que soit au reste la netteté de la vision, de l'audition, etc. C'est une hallucination et rien de plus. On sait que certaines drogues comme l'opium et la morphine, l'abus des boissons alcooliques favorisent ce genre de visions.

Voilà pour l'hallucination proprement dite. Mais les hallucinations véridiques ou les apparitions peuvent-elles s'expliquer de la même façon ? Oui, sans doute. Les hallucinations proprement dites sont toutes subjectives, c'est-à-dire qu'elles ont leur cause et leur effet dans le sujet même qui les subit. Les apparitions sont à la fois subjectives et objectives : objectives en ce sens que la cause première en est dans un état particulier : danger subit, maladie grave, agonie ou mort d'une personne autre que le sujet ; subjective en ce sens que la vision qui est la conséquence de l'impression reçue, n'a pas d'objet en dehors du sujet.

Comment l'état d'une personne en danger ou mourante, peut avoir son retentissement chez une autre personne, que celle-ci soit à n'importe quelle distance de la première, c'est ce qu'il est difficile sinon impossible d'expliquer. Mais le fait existe indéniable, et on aurait tort de le nier, parce qu'on n'en connaît pas la cause intime, efficiente.

Il nous faudrait parler encore des aspects divers que les apparitions revêtent, des particularités qui les distinguent les unes des autres : celle-ci étant vue debout et revêtue d'une longue étoffe blanche et flottante ; celle-là, couchée dans son cercueil ; cette

autre planant au milieu de la tempête, etc., etc. Mais notre but n'était pas d'entrer dans le détail de toutes ces choses. Nous avons voulu simplement montrer comment on peut les expliquer physiologiquement : par une impression qui au lieu de passer par les canaux sensoriaux pour arriver au cerveau, paraît bien au contraire suivre la route inverse.

Telle est l'explication que donne des hallucinations et des apparitions, le Comité de la Société des Études psychiques, qui s'occupe de cette question. Nous avons essayé de la mettre à la portée de tous. Mais nous ne voudrions pas qu'on prit au pied de la lettre ce que nous avons dit de l'écran ou de la porte de communication. Nous ne nous sommes servi de ces expressions que pour mieux faire comprendre notre pensée.

Faut-il ajouter maintenant que cette explication ou plutôt cet essai d'explication — car elle n'a et ne pouvait rien avoir d'absolu — ne change en rien les phénomènes spirites, et que par conséquent, il n'y a pas lieu de s'en effrayer? On nous répète sans cesse que le spiritisme devrait être à la tête de la science. Et nous sommes de cet avis, regrettant plus que nous ne pouvons dire qu'un si grand nombre de personnes, au lieu de chercher à se rendre compte des phénomènes dont ils sont les témoins, les acceptent tous en bloc, sans choix ni discernement, comme argent comptant.

D. METZGER.

LE SPIRITISME ET LA QUESTION SOCIALE

J'ai reçu d'un homme respectable, spirite sincère et dévoué, une lettre me demandant des lumières plus complètes sur la question de l'alcoolisme, que j'ai abordée dans l'avant-dernier numéro de la *Revue*, sous ce titre : *Pour la Protection de la Raison humaine*.

Cette lettre mérite une réponse, et je ne la fais pas attendre. Mais comme elle me prouve que *la portée spirite* de mon article en faveur de la raison humaine n'a pas été comprise par mon correspondant, et qu'il n'est sans doute point seul dans ce cas, je crois devoir demander à la *Revue* l'insertion des éclaircissements qui me sont réclamés. C'est en effet pour les personnes qui professent le spiritisme et croient à l'immortalité et à la réincarnation des âmes que ce petit article a été écrit. Elles seules peuvent comprendre la loi de solidarité qui unit tous les hommes au sein d'une humanité dont, actifs ou passifs, ils sont tous en

même temps les membres, de telle sorte que *la vie commune de l'humanité terrestre intéresse également chaque âme humaine, destinée à occuper tour à tour sa place dans cet immense corps, dont tous, à l'état spirituel et invisible, ou à l'état matériel et visible, nous ne cessons pas un instant de faire partie.*

Je prie les spirites de méditer sur cette définition d'une loi naturelle qui nous fait, tous, les créateurs, non seulement de notre être futur, mais du milieu social dans lequel nous serons appelés à vivre un jour ou l'autre.

N'est-ce pas là ce qui résulte de la pluralité des existences terrestres et particulièrement de la *réincarnation*, telle qu'elle est exposée par Allan Kardec et généralement professée par les spirites?

Eh bien, sachant qu'il devra revenir vivre sur la terre et naître d'un homme et d'une femme, peut-il être indifférent à un spirite de tenir la vie d'un père sain de corps et d'esprit et d'une mère pure et bien portante au lieu de s'incarner dans un corps conçu dans le délire de l'alcoolisme ou empoisonné dans son germe par la maladie et souillé, durant sa gestation, par tous les sales contacts du vice et de la débauche?

En vain prétendrait-on que l'âme, ne prenant possession de son corps qu'à la naissance (1), n'a pas eu à souffrir des souillures du milieu où le corps s'est engendré et qu'ensuite, elle lui échappe par sa nature spirituelle, il n'en est pas moins vrai que l'être, qui entre en ce monde avec un organisme mauvais, se voit condamné à une existence misérable, et il est rare que les enfants des alcooliques ne se trouvent pas frappés dès leur naissance soit de folie, soit de crétinisme, soit de cécité, de surdi-mutité ou de quelque autre infirmité de nature à faire obstacle à leur développement intellectuel et moral. Enfin nous voyons trop la solidarité du vice, du crime et de la misère s'étendre des parents sur les enfants pour ne pas nous préoccuper d'en tarir les sources, alors que nous sommes destinés à revivre dans ce même milieu social où nous vivons actuellement et sachant bien que nos efforts peuvent contribuer à le modifier dans le sens du mieux au profit des générations à venir, dont nous ferons nous-mêmes partie.

(1) On sait que telle est la doctrine donnée par Allan Kardec, selon le dire des *Esprits*, mais il reste bien des obscurités sur cette question des origines, et il convient d'attendre sur ce point des lumières plus grandes et plus scientifiques. L'obscurité de la question d'origine laisse d'ailleurs intacte la croyance en la grande loi de l'immortalité personnelle par la réincarnation.

C'est au nom de cette grande loi de solidarité qui, en s'étendant à toutes les générations passées, présentes ou futures, nous permet de nous représenter l'humanité comme un seul être vivant toujours et se renouvelant sans cesse par la mort et la renaissance que nous convions les spirites à prendre l'initiative des réformes qui découlent logiquement des doctrines du spiritisme.

Il y a là des mobiles d'action qui n'existent pas pour les matérialistes, pour les sceptiques, pour les indifférents, pour les incrédules et aussi un but à atteindre que ceux qui ne croient ni à l'immortalité de l'âme ni à la résurrection ne peuvent se proposer.

La foi spirite se distingue en ceci du christianisme — non pas comme il avait été conçu dès l'origine, mais comme l'a fait l'Eglise — qu'elle ne sépare point la vie individuelle de la vie collective et qu'elle ne suppose pas deux mondes, l'un sur la terre, qu'on peut négliger parce qu'il ne dure que quelques instants, l'autre dans le ciel où se trouve l'éternelle béatitude. Pour le spirite conséquent, la vie passe par des alternances d'occultisme et de manifestation, mais elle ne s'interrompt jamais, et lorsque l'âme s'est séparée de son corps terrestre, ce n'est que pour se revêtir d'un corps spirituel (*le périsprit*) qui la mettra en rapport avec le milieu éthéré jusqu'à ce qu'elle soit incitée à se réincarner dans une nouvelle forme au sein de l'humanité terrestre, dont elle n'a jamais cessé, visible ou invisible, d'être partie intégrante.

Il résulte de ce point de vue, que l'individu ne peut pas se considérer, un seul instant, comme désintéressé de la vie de la société humaine, où sa place devrait toujours être réservée comme elle l'est dans un concert à tout musicien ayant à y faire sa partie.

Donc, lorsque, ayant à parler du mal que fait l'alcoolisme à la raison humaine et par suite à la vie immortelle de l'un des membres de l'humanité, nous nous adressons aux spirites, c'est parce que la doctrine spirite vient justement fournir à l'esprit humain un motif, un mobile d'action que les autres conceptions philosophiques et religieuses n'avaient pu faire naître parce qu'elles n'avaient pas établi entre les vivants et les morts, ou plutôt, entre les hommes du présent et les hommes de l'avenir, comme aussi avec ceux du passé, cette identité de nature, cette continuité d'existence, cette communauté de destinée, en un mot, cette solidarité de rapport, dans ce monde et dans l'autre, qui ne permet pas à un seul homme d'espérer son salut séparément,

isolément, indépendamment de ses semblables. Comment ne voit-on pas que la solution de la question sociale est là tout entière, et que si ce point de vue était bien compris et généralement accepté, l'égoïsme serait bientôt détruit dans les âmes, l'intérêt particulier ne prévaudrait jamais sur l'intérêt général, et il n'y aurait plus qu'à élever les hommes dans le culte et dans la pratique d'une telle foi pour faire converger les efforts de chacun vers le bien de tous ?

Malheureusement ce qui est vrai pour les spirites convaincus, ne l'est pas pour la plupart de nos contemporains. Ils ne croient guère à l'immortalité. Beaucoup ne savent même pas s'ils ont une âme, et vivent, en tout cas, comme s'ils n'en avaient point, ne s'occupant absolument que des biens et des jouissances matérielles. Voilà où l'on en est dans les pays chrétiens, après dix-huit siècles de christianisme, et ce n'est pas la science toute matérialiste de nos écoles et de nos facultés qui modifiera cet état de choses. Les gens même qui ont conservé quelque bribes des croyances qu'on a essayé de leur inculquer, dans leur enfance, avec le catéchisme, ne se font qu'une idée confuse de la vie future et ne vont pas au-delà d'une vague espérance de salut, avec la perspective d'un paradis pour les élus, d'un enfer éternel pour les réprouvés et d'un purgatoire, c'est-à-dire d'un enfer à temps, pour ceux qui n'ont été ni trop bons ni trop mauvais, pourvu qu'ils se soient mis, serait-ce au dernier moment, en règle avec l'Église.

Mais lors même que nos concitoyens catholiques, protestants, juifs ou simples déistes se seraient affranchis de ces grossières conceptions, qui ne furent pas inutiles aux âges d'enfance de l'humanité, quoique de nos jours, stériles et sans influence sur la conduite de la vie, il ne faudrait pas plus compter sur leur concours que sur celui des négateurs de l'immortalité, des sceptiques, des indifférents, s'ils se bornaient à espérer une vie future avec ce sentiment égoïste du salut individuel, qui mettant en balance la vie présente avec la vie éternelle, pousse le dévot « à donner un œuf pour avoir un bœuf. »

On le voit, c'est bien le principe de solidarité sociale qu'il s'agit d'invoquer ici pour en faire un sentiment vraiment religieux comme l'entendait le grand apôtre lorsqu'il l'invoquait sous le nom de charité et comme l'exprimait Jésus lorsque, se considérant comme le corps même de l'humanité, il se partageait également, sous la forme du pain et du vin entre tous ses disciples, se donnant ainsi tout à tous pour symboliser la sainte alliance de

l'âme humaine avec l'âme divine dans la communion de l'esprit.

Et maintenant si je me suis bien expliqué, on doit comprendre quel est le rôle que je voudrais voir les spirites s'attribuer dans la transformation sociale qui se prépare, non seulement dans notre pays mais dans tout le monde chrétien et par suite sur la terre entière.

Sont-ils à la hauteur d'une telle mission? Ch. FAUVETY.

(A suivre.)

PHOTOGRAPHES ET PHOTOGRAPHIES SPIRITES.

« Dans une réunion qui eut lieu à Milan, chez le baron Mons. L. V. Daviso, vers la moitié du mois d'octobre 1884, MM. Pazzi et Ponti, deux photographes distingués de cette ville, traitèrent de mystifications les photographies spirites.

Je pris ces messieurs au mot, et leur promis une somme de 500 francs, s'ils obtenaient une photographie qui présentât des caractères identiques à celle que j'ai obtenue à Rome, chez le photographe M. Tonker, le 17 décembre 1879, et dont j'ai déjà fait mention dans la *Revue spirite* du mois d'avril 1880, page 127, et dans la même *Revue*, en octobre 1883, page 483.

Mon défi fut relevé par les deux journaux : l'*Italia*, et le *Secolo*, qui se chargèrent même, de rendre publiques les conditions acceptées par les deux parties.

D'après la première de ces conditions, je me mettais à la disposition des deux photographes, pendant quinze jours, afin qu'ils eussent le loisir d'examiner, chez moi, la photographie sur laquelle reposait le défi de l'imitation, et leur laissais ensuite deux mois de latitude pour la présentation de leur travail.

Il devait ensuite être nommée une commission composée de membres choisis en partie par moi-même, et en partie par les personnes qui avaient assisté à la réunion de M. le baron Daviso ; cette commission était chargée de prononcer le jugement définitif.

Les quinze jours écoulés, messieurs les photographes déclarèrent devant moi et M. le rédacteur du journal l'*Italia*, mon adversaire, qu'ils n'entendaient pas concourir pour le prix que j'avais proposé (voir le journal l'*Italia*, 17-18 novembre 1884).

Ce n'est pas tout ! depuis le 23 octobre 1884, deux autres photographes, également de Milan, MM. Pagliano et Ricordi, avaient fait insérer dans le journal le *Secolo*, qu'ils étaient du

même avis que MM. Pazzi et Ponti, et se faisaient forts de démontrer, *de la manière la plus absolue*, que la photographie spirite est une mystification.

En réponse à ce défi, j'écrivis immédiatement au directeur du *Secolo*, qu'aussitôt résolu, le différend avec MM. Pozzi et Ponti je me mettrai à la disposition de MM. Pagliano et Ricordi, en leur accordant les mêmes conditions.

Le *Secolo* n'ayant pas inséré assez tôt ma réponse, je me suis empressé de la faire publier par le journal l'*Italia* à la date du 29-30 octobre 1884. Lorsque plus tard le rédacteur de l'*Italia* publia la réponse donnée quinze jours après mon défi par les photographes MM. Pozzi et Ponti, cet honorable rédacteur ne manqua pas de presser MM. Pagliano et Ricordi à donner suite aux propos qu'ils avaient tenu (voir *Italia*, 17, 18 nov. 1884).

Eh bien, chers amis, aujourd'hui nous sommes au 15 janvier 1885, et les deux M. Pagliano et Ricordi n'ont pas donné signe de vie. Pourquoi?... »

Ce silence confirme ce que M. Volpi a si bien dit dans la *Revue spirite* d'octobre 1883, page 483, et celle de novembre 1883, page 560, que d'après les expériences faites avec différents photographes, il peut affirmer que la photographie spirite offre un caractère spécial qu'on chercherait vainement à obtenir avec la photographie ordinaire; en conséquence :

Tout objet protographié donne un relief, selon son volume, soit sur le négatif ou le positif; plus l'objet est rapproché de l'objectif, plus il donne de relief.

Un voile des plus fins, un verre bien subtil, peuvent impressionner la plaque, de manière à laisser voir, derrière ce voile, ou ce verre, d'autres objets plus ou moins lumineux, placés en vue de l'objectif au moment de la pose; en augmentant le volume du voile ou du verre, leur transparence, effet subtil, ne pourrait plus avoir lieu.

En tout cas, les objets matériels dont nous parlons, s'impressionnent en relief, selon leur volume; ce volume est presque insaisissable par rapport aux autres objets placés en face de l'objectif. De plus, la transparence obtenue avec un objet subtil, est plutôt une tache qui semble se graver sur l'objet volumineux mis derrière l'objet subtil pendant la pose. C'est ce qui distingue la photographie spirite. En conséquence : La substance qui a la propriété de donner le relief photographique des corps volumineux matériels, en même temps qu'elle donne une transpa-

rence que les corps susdits, à VOLUME ÉGAL, ne pourraient donner, est une substance tout autre de la matière connue. Nous l'avons librement nommée *matière radiante*, parce que, par sa densité infinie, elle est comme celle-ci, invisible, et que la manière est pour nous chose impossible. Les lecteurs de la *Revue*, feront bien de relire les pages 483 à 486 de la *Revue spirite*, année 1883.

CUMBERLAND ET EGLINTON, PARI DE MILLE LIVRES.

Lettre écrite à l'éditeur du « Pall Mall Gazette » par M. Eglinton.

J'ai le plaisir de lire constamment le « Pall Mall Gazette », par conséquent j'ai vu la lettre de M. Cumberland qui a paru récemment dans votre journal; sans cela je n'aurais rien su de son défi, vu que je n'ai reçu aucune communication de lui. Je vous prie alors d'être assez bon de publier ma réponse. La lettre de M. Cumberland est si subtilement rédigée que ses propositions peuvent paraître justes et raisonnables à ceux qui ne les lisent pas avec attention, ou à ceux qui ignorent mes prétentions. En réalité, elles sont tout le contraire. Si je le comprends bien, M. Cumberland désire mettre ma puissance soi-disant surnaturelle à une épreuve décisive, par conséquent, il propose que je produise, ou que je cause la production des manifestations physiques dites spirituelles, en sa présence, et celle d'un comité. Dans le cas où je réussirais à faire manifester les esprits, il s'engagera d'expliquer lesdites manifestations par des moyens naturels à la satisfaction du comité dont lui et M. Labouchère feront partie. S'il ne peut pas le faire, il est prêt à perdre 1,000 £. Or, Monsieur, je proteste énergiquement contre les présomptions que M. Cumberland a avancées par ignorance, j'espère, mais apparemment, dans le but de me porter préjudice aux yeux de ses lecteurs. Je n'affirme pas que je possède des puissances surnaturelles, et ne prétends point produire ou faire produire les manifestations physiques dites spirituelles, et ne me suis jamais posé en professeur de manifestations des esprits.

Je dis que, certains phénomènes inusités ont lieu fréquemment en ma présence, notamment, l'écriture directe exécutée dans des conditions qui excluent l'action d'une personne ou d'une puissance visible et présente; je n'ai pas le moyen de la produire, puisqu'elle nous fait souvent défaut quand on la demande, et je ne fais d'ailleurs rien pour la produire moi-même; donc, je suis

incapable d'expliquer le procédé. Je ne suis pas responsable, et je ne peux offrir aucune raison pour laquelle je suis le sujet de ces expériences anormales ; le fait, cependant, reste attesté par plusieurs centaines d'investigateurs patients, y compris des hommes de la plus haute intelligence, dans chaque rang de la société, des hommes dont la capacité pour l'observation exacte, et pour un jugement correct, serait volontiers accepté pour n'importe quelle autre affaire. Le mois de mai dernier, des expériences étaient faites publiquement, en présence d'une grande assistance, à Londres ; un comité fut constitué par l'assistance, pour surveiller les expériences. Je me suis assis avec eux, sur la plate-forme, et deux ardoises nettoyées et examinées par le comité, furent placées sur la table, en pleine lumière, l'une sur l'autre, avec un tout petit morceau de crayon entre elles. Après un court intervalle, on entendit distinctement l'écriture se faire, et en examinant les ardoises, le côté supérieur de l'ardoise inférieure se trouva couvert d'écriture.

Une seconde expérience fut de faire suggérer par un ou plusieurs membres du comité quelques mots, lesquels furent écrits dans les mêmes conditions qu'auparavant. A la fin, à l'unanimité, le comité déclarait que les expériences avaient été faites à sa complète satisfaction, qu'il était tout à fait convaincu, et déclarait impossible que l'écriture eût été faite par des moyens ordinaires. Alors, je me suis soumis à tous les modes de recherches raisonnables pour cette investigation, et pour les personnes disposées à étudier le phénomène dans un esprit sage et impartial ; je pourrais bien, je le crois, refuser de faire attention au défi de M. Cumberland, mais, de crainte que mes motifs soient mal interprétés, et puisque je n'ai d'autre désir que l'élimination de la vérité, j'ai résolu de l'accepter, avec certaines modifications, lesquelles, je n'en doute pas, satisferont le jugement de tout esprit raisonnable. D'abord, je refuse absolument d'accepter pour cet investigation, soit M. Cumberland, ou l'un des messieurs dont il a donné les noms. Ils ont tous eu une attitude tellement hostile, par rapport à ces phénomènes, que ce serait presque un miracle pour eux, d'être des observateurs sages et sans parti pris. D'ailleurs, MM. Cumberland et Labouchère m'ont insulté en se servant, à mon égard, d'épithètes injurieuses. Quant à M. Labouchère, il m'a traité, dans son journal, de coquin, fripon, fourbe, vagabond, etc. ; je puis excuser son style à coups de massue, que j'ai souvent admiré dans ses intrépides

exposés et ses dénonciations de certains abus, parce qu'il est possible, qu'en me dénonçant ainsi, il ait cru rendre un service public. Il aurait pu écrire en homme convaincu, mais, dans ce cas, sa conviction ne lui donnait pas le droit de m'attaquer d'une manière si inconsidérée, vu qu'elle n'était pas fondée, et en connaissance de cause. En second lieu, je ne puis consentir à ce qu'aucune des personnes assistant à l'investigation, soit engagée dans la perte des 1,000 £ dans le cas où la décision serait donnée contre elle. Je demande qu'un comité de six personnes soit organisé; trois choisies par moi, et trois autres, cela m'est égal par qui, pourvu que ce soient des gens d'honneur et de bonne réputation, qui n'aient eu d'attitude hostile avant que les expériences ne soient commencées. Je me mettrai à la disposition de ce comité, au jour et lieu qu'il choisira; il portera ses propres ardoises. Mais, comme je ne suis pas prestidigitateur, et comme les phénomènes ne sont pas à mes ordres, le comité s'engagera à se réunir pendant six fois, avant de décider que les expériences sont futiles. Si les expériences réussissent, le comité affirmera le fait, à M. Cumberland, et lui demandera selon sa promesse, d'expliquer ces manifestations par des moyens naturels, à la satisfaction du comité qui exigera de lui, de produire les mêmes phénomènes, dans les mêmes conditions qui m'auront été imposées.

NOTA. — M. Eglinton était à Paris, le 24 février.

LE SPIRITISME PARTOUT

L'un de nos amis nous donnait le récit suivant dont avait longuement parlé le journal *la Colonie étrangère*, organe des villes d'eaux : « Le magnétisme et le spiritisme sont à l'ordre du jour, et l'on s'entretient beaucoup de ce qui s'est passé dans plusieurs salons que nous ne nommerons pas.

A Cannes, le prince Léopold d'Angleterre, le matin de sa mort, avait vu en apparition — sa sœur morte — lui faire un signe d'appel, en lui disant : « venez, venez, et ne soyez pas effrayé. » On se le raconte au moins dans les salons.

Décidément, la force presque surnaturelle du magnétisme exerce une attraction curieuse, et nous voyons le magnétiseur aussi bien au théâtre qu'au salon, à cette grande différence pourtant, qu'il choisit dans le salon son médium parmi ceux qui veu-

lent bien se prêter à ses expériences et subir sa force magnétique.

Nous avons assisté dans un des premiers salons de Nice, qui offre toujours à la musique et à la littérature l'hospitalité la plus large, à une séance de magnétisme des plus intéressantes. Bien que le magnétiseur n'ait pu soumettre à sa volonté plusieurs des personnes présentes, il a parfaitement réussi de mettre la jeunesse, la grâce et la beauté au service du magnétisme. Voir cette gracieuse et belle jeune fille mise en extase par l'influence magnétique, pendant que la maîtresse de céans faisait entendre des mélodies suaves sur le piano, spectacle touchant on ne peut plus, qui a profondément impressionné tous ceux qui assistaient à cette scène curieuse et étrange.

Enfin les esprits ! Nous n'en avons pas vu, mais nous avons été témoin de leur action. Comment l'exercent-ils ? Mystère profond pour celle qui se met en rapport avec eux, pour celui auquel ils donnent des preuves nos équivoques de leur présence invisible ! Ils agissent sur la main de celle qui les a invoqués, comme l'électricité sur l'appareil du télégraphe ; seulement celui-ci donne des signes toujours clairs dont le sens n'est pas à méprendre, tandis que la main de la dame qui s'est mise en rapport avec les esprits, ne trace pas toujours les caractères très lisibles. Nous voilà autour de la dame en question qui, sur le désir de tous, se met en communication avec les esprits, ce qui est l'affaire d'une minute.

« Pensez à quelqu'un, Monsieur ! » — C'est fait.

La dame s'adresse aux esprits qui ne tardent pas à répondre — par écrit — à la question, et de suite des caractères paraissent sur le papier. — « Mais je n'y comprends rien, observe le médium, ces caractères ne donnent pas de sens commun. » — Pardon, Madame, réplique vivement le jeune homme, évidemment fort impressionné, c'est « *en russe* » que les esprits répondent, car — en effet — j'ai pensé à une personne russe, et je vois que vous écrivez son nom en russe.

Les esprits ont bien voulu répondre aux autres questions du jeune homme. — Autre scène curieuse !

« Demandez donc à vos esprits, Madame, ce que je porte sous mon gilet. » ? — Et la réponse ne se fait pas attendre : un amulette contre les mauvais esprit.

C'était la vérité exacte ! Le monsieur qui avait posé la question, montrait l'amulette qu'il portait depuis de longues années.

C'est tout bonnement stupéfiant ; on fait des efforts pour se

soustraire à l'influence de ce qui se passe devant ses yeux, mais ces efforts sont inutiles, il faut se rendre à l'évidence comme Pandolfi dans *Boccace*.

Décidément les esprits l'ont emporté, et Nice ne le cède en rien à Vienne où le grand monde est en plein vent de spiritisme.

On essaye bien de dévoiler les trucs des spiritistes, mais on réussit mal, et les antispiritistes, eux-mêmes, qui savent si bien deviner les pensées des autres, sont obligés de déclarer qu'ils se trouvent devant un mystère de la nature inexplicable.

SWEDENBORG ET LE SPIRITISME (1)

IX

Les autres théories de Swedenborg s'écartent moins de notre doctrine que la théorie des correspondances. Nous retrouvons, en effet, dans l'œuvre du grand écrivain, plusieurs conceptions spirites telles, ou à peu près, qu'elles existent chez nous, aujourd'hui. Tout cela cependant est un peu brumeux, un peu touffu. La précision manque en ces pages où l'auteur se répète souvent. Malgré l'excellence de la traduction, on est forcé de convenir que le théosophe n'a pas la phrase nette et limpide d'Allan Kardec. Néanmoins, avec une certaine habitude, il est possible de suivre, sans fatigue, la pensée du maître Suédois. Alors on est agréablement surpris, de temps à autre, en lisant des passages que l'on croirait écrits par un spirite contemporain.

Voici, par exemple, une description fort intéressante des moyens que les *Anges* emploient pour se faire comprendre des incarnés :

« Les Anges qui parlent avec l'homme parlent non pas dans
« leur langue mais dans la langue de l'homme et aussi dans les
« autres langues que l'homme possède mais non dans des langues
« inconnues à l'homme : la raison de cela c'est que les anges
« quand ils parlent avec l'homme se tournent vers lui et se con-
« joignent à lui et que la conjonction de l'ange avec l'homme,
« fait qu'ils sont l'un et l'autre dans une semblable pensée ;
« et comme la pensée de l'homme est adhérente à sa mémoire,
« et que le langage en découle, il en résulte qu'ils sont dans

(1) Voir la *Revue spirite* du 15 décembre 1884 et du 15 janvier 1885

« la même langue... Le langage de l'Ange ou de l'Esprit avec
 « l'homme est entendu *d'une manière aussi sonore* que le lan-
 « gage de l'homme avec l'homme, mais il est entendu par lui
 « seul, et non par ceux qui sont présents : cela vient de ce que
 « le langage de l'Ange ou de l'Esprit influe d'abord dans la
 « pensée de l'homme, et par un chemin interne dans l'organe
 « de son ouïe, et qu'ainsi il *meut cet organe par l'intérieur*,
 « tandis que le langage de l'homme avec l'homme influe d'abord
 « dans l'air et par un chemin externe dans l'organe de son ouïe
 « et le meut par l'extérieur ; de là il est évident que le langage
 « de l'Ange et de l'Esprit avec l'homme est entendu dans
 « l'homme et que, puisqu'il meut également les organes de l'ouïe,
 « il est aussi entendu également d'une manière sonore. Que le
 « langage de l'Ange et de l'Esprit découle jusque dans l'oreille
 « par l'intérieur, c'est ce qui est devenu évident pour moi, en ce
 « qu'il influe même dans la langue et l'agite légèrement, mais
 « non d'un mouvement sensible, comme lorsque par elle un son
 « du langage est articulé en mots par l'homme lui-même. »

Voyons maintenant de quelle façon Swedenborg explique ses relations avec les Anges et les Esprits :

« Le Seigneur, dit-il, a ouvert les intérieurs qui appartiennent
 « à mon esprit et il m'a été ainsi donné de parler après leur
 « mort avec tous ceux que j'avais connus dans la vie du corps,
 « avec quelques-uns pendant des jours, avec quelques autres
 « pendant des mois, avec d'autres pendant une année et enfin
 « avec un si grand nombre d'autres que je dirais peu si je l'éva-
 « luais à cent mille, parmi lesquels plusieurs étaient dans les
 « Cieux et plusieurs dans les Enfers. J'ai parlé aussi avec
 « quelques-uns deux jours après leur décès et je leur racontais
 « qu'à l'instant même on préparait leurs funérailles et leurs
 « obsèques pour les enterrer. A cela ils répondaient qu'on faisait
 « bien de rejeter ce qui leur avait servi dans le monde pour le
 « corps et pour ses fonctions et ils voulaient que je disse qu'ils
 « n'étaient pas morts mais qu'ils vivaient également hommes
 « maintenant comme auparavant, qu'ils étaient passés seulement
 « *d'un monde dans un autre* et qu'ils ne savaient pas avoir rien
 « perdu puisqu'ils étaient dans un corps et dans les sensuels du
 « corps comme auparavant et aussi dans l'entendement et la vo-
 « lonté comme auparavant, et puisqu'ils avaient des pensées et
 « des affections, des sensations et des désirs tels qu'ils en avaient
 « dans le monde... Quand ceux qui n'ont pas cru, dans le monde

« à une vie de l'âme après la vie du corps remarquent qu'ils vivent, ils sont extrêmement confus. »

N'est-ce pas, aujourd'hui, ce que disent, à nos médiums, les Esprits qui ne sont point dans un grand trouble et qui se rendent assez bien compte de leur état nouveau pour comprendre qu'ils ont été dépourvus de l'enveloppe matérielle?

« Un très grand nombre d'érudits du monde chrétien, dit encore le théosophe, sont dans la stupéfaction quand, après la mort, ils se voient dans un corps, dans des vêtements et dans des maisons comme dans le monde; et quand ils rappellent à leur mémoire ce qu'ils ont pensé de la vie après la mort de l'âme, des Esprits du Ciel et de l'Enfer, ils sont couverts de confusion et ils disent qu'ils ont pensé follement et que les simples de foi ont pensé bien plus sagement qu'eux. »

Telles sont, bien souvent aussi, les pensées des Esprits qui visitent de nos jours les médiums. Cependant il est bon de faire remarquer ici que Swedenborg place déjà les désincarnés dans un monde spécial, c'est-à-dire dans le *monde des Esprits*, qui est un lieu ou un état moyen entre le ciel et l'enfer — et que ce ciel ou cet enfer recevront tôt ou tard ceux dont il parle. D'après les spirites, au contraire, les Esprits désincarnés vont dans les espaces ou restent terre à terre, selon leur degré d'avancement, et c'est surtout lorsqu'ils sont troublés, et, par conséquent, ne se doutent pas de leur mort, qu'ils se voient *dans un corps, dans des vêtements et dans des maisons*, parce qu'ils croient avoir toujours leur corps charnel et qu'ils n'abandonnent ni leur demeure ni leurs habitudes familières. Enfin, selon nous, lorsque les Esprits cessent de se manifester ce n'est pas parce qu'ils ont été élevés dans le *Ciel* ou précipités dans l'*Enfer*, mais bien parce qu'ils se sont réincarnés ou encore parce qu'ils ne veulent plus se communiquer aux vivants. On voit ainsi la distance qui sépare cette théorie de Swedenborg de nos théories. Cependant il n'est pas difficile de s'apercevoir que ces différentes conceptions ont pour bases des révélations de même nature.

(A suivre.)

A. VINCENT.

MÉDIUMNITÉ REMARQUABLE A NAPLES

(Suite, voir le numéro de février 1884.)

Parmi les nombreuses manifestations (car j'en passe et beaucoup) dont mes parents ici et leurs amis ont été témoins, il en est

une d'autant plus intéressante qu'elle fit d'un sceptique endurci presque un croyant.

Un ami intime de mon cousin, nommé le marquis Ernest Presbitero, lieutenant de vaisseau de la marine royale, vint loger à la maison, selon son habitude lorsqu'il est de passage à Naples. Réunis à table, on ne put comme de juste parler d'autre chose que de spiritisme. La discussion n'était pas facile pour le nouvel arrivé, seul sceptique parmi nous tous ! Ma femme proposa alors, pour le convaincre, de le faire assister, séance tenante, à une manifestation pour ainsi dire *spontanée*. — L'Esprit interrogé, répondit être prêt à la satisfaire et pour preuve de sa bonne disposition souleva à plusieurs reprises, au risque de tout casser, la lourde table sur laquelle nous dînions. Inutile de vous dire l'ahurissement des domestiques présents. M. Presbitero, après avoir réfléchi, demanda que des cigarettes se trouvant dans sa malle, dont il avait la clef sur lui, et placée à l'étage au-dessous, lui fussent apportées. Il manifesta en outre le désir qu'une des deux boucles d'oreilles que portait ce soir-là ma femme (deux petits brillants montés en boutons, à vis), lui soit enlevée en présence de tous. On continua à dîner. — Trois coups très forts qui retentirent bientôt après dans la table nous avertaient que *c'était fait*. — Ma femme porta les mains à ses oreilles. Un brillant lui manquait et précisément celui de gauche, c'est-à-dire du côté où était assis M. Presbitero. — Se baissant alors pour chercher sous la table, il aperçut et ramassa à ses pieds, quatre ou cinq cigarettes achetées par lui en Orient et portant une marque que seul, probablement, il fume en ce moment en Italie. Il ne pouvait par conséquent soupçonner aucune substitution et dut forcément déclarer qu'elles lui appartenaient et venaient d'être prises dans sa malle. — De plus, ces cigarettes étaient liées ensemble par un fil rouge retenant également le brillant enlevé à ma femme. Seulement, la patte fermant la vis du brillant manquait. Elle se retrouva plus tard, et sur les indications de l'Esprit, dans le tiroir d'un meuble et dans une autre pièce.

J'ai lu dernièrement quelque part qu'un objet *matériel* ne saurait être apporté par les esprits dans un endroit parfaitement clos, car le fluide seul pénètre la matière. — A ce propos, je dois vous rapporter un fait qui me semble ne pas concorder avec cet axiome.

J'étais un matin, seul avec ma femme, dans notre chambre à coucher. Elle écrivait avec son esprit familier tandis que je sui-

vais des yeux par-dessus son épaule. — Désirant fumer, je pris machinalement mon étui à cigarettes et m'aperçus alors ne plus avoir de tabac. Il paraît que l'esprit familier vit mon mouvement car, interrompant sa phrase, il me proposa de m'apporter une cigarette. J'acceptai. La main du médium resta immobile pendant quelques minutes. Elle écrivit tout à coup : « Je t'ai apporté une cigarette, tu la trouveras dans la boîte qui est dans le premier tiroir de la commode. » — Notez que le tiroir était fermé à clef, ainsi que la boîte, qui est une boîte à bijoux. Cette seconde clef était elle-même renfermée dans un autre meuble. Enfin la cigarette était si bien cachée sous les bijoux et sous la ouate où ces derniers reposaient, qu'il fallait réellement savoir qu'elle était là, pour pouvoir la trouver. Ce n'était pas une cigarette fluide, je vous l'assure, je la trouvai même fort bonne. Ceci se passait en plein jour, dans le plus profond silence et à deux pas de la commode en question.

Je ne puis vous citer toutes les manifestations dont mes parents et leurs amis sont journellement les témoins et à l'authenticité desquelles ils sont prêts à ajouter l'autorité de leurs signatures. Elles sont si nombreuses, qu'il me faudrait pour cela vous adresser un volume et ce serait, à mon sens, par trop abuser de votre patience. Qu'il me suffise de vous dire que toutes celles dont je vous ai parlé, se sont produites le jour, ou le soir, dans des chambres bien éclairées.

Il me reste à vous informer par deux mots, des manifestations obtenues dans l'obscurité.

La moralité, l'âge, la position des personnes qui y assistaient, éloignent toute supposition de connivence ou de supercherie. — Nous n'avons même pas la faculté de dire que nous avons *cru* entendre ou sentir, car nous devrions admettre que nous sommes tous fous.

Il y a une huitaine de jours, vers 9 heures du soir, nous étions réunis dans une des pièces de notre appartement, M. et M^{me} P..., M. et M^{me} F..., M. le baron Formosa et sa femme, notre médium et moi. Les Esprits prescrivirent à ma femme de se placer isolément, et, au reste de la société, de former un demi-cercle autour d'elle à trois ou quatre pas de distance. Entre le médium et la ligne des assistants se trouvait une petite table sur laquelle avaient été disposés un tambourin, une guitare et une sonnette. Les Esprits demandèrent l'obscurité. Alors commença un concert assourdissant : le tambourin, la sonnette et la guitare

jouaient en même temps et dans trois directions différentes. Je reçus un coup de tambourin sur le genoux. M. Formosa en ayant demandé autant, le tambourin se mit à frapper successivement les genoux de toutes les personnes présentes, d'abord lentement, puis avec une rapidité telle que nos exclamations s'entrecroisaient, se confondant. Finalement, le tambourin fut donné à chacun de nous, dans le plus profond silence, et repris de même. — Ce fut ensuite le tour de la guitare qui joua dans différentes directions, mais assez médiocrement. Les sons semblaient voilés ou comme venant de loin. Quant à la sonnette, elle se promenait presque continuellement dans l'espace à travers la chambre, heurtant les meubles, en particulier nos chaises, frôlant les murs tout en sonnant, ou tapant un temps de marche contre le lustre ou la glace.

Durant ces manifestations nous avons senti quelques attouchements rapides, comme des doigts nous effleurant les genoux et les bras. Désirant acquérir une plus grande certitude sur les faits de *tangibilité* que j'avais eu occasion de lire, je priai l'Esprit présent de bien vouloir me donner la main. Avançant mon bras dans l'obscurité, je sentis alors une main, grande et bien formée saisir la mienne. Le toucher en était doux mais glacial, et malgré moi je ne pus m'empêcher de frissonner. Les Esprits craignaient, paraît-il, de nous effrayer, car, voyant que j'avais, en somme, assez bien subi cette première épreuve, ce ne fut pour tout le reste de la séance, que poignées de main et caresses à chacun de nous. — Ma femme seule était épargnée, car sa frayeur et l'irritabilité de ses nerfs étaient à leur comble. — Nous nous amusions à la railler de cette frayeur insolite : il nous semblait qu'elle devait avoir mieux que tout autre conscience des phénomènes que nous observions.

Depuis lors nous nous sommes plusieurs fois réunis dans le même but. Les mêmes manifestations se sont reproduites à un degré constamment plus fort ; s'il m'était permis de m'exprimer ainsi, je dirais que les Esprits semblent se familiariser avec nous. Aussi, espérons-nous en arriver bientôt aux *apparitions*.

Durant une de nos dernières séances, la broche que portait M^{me} F.... lui fut enlevée délicatement et vint se piquer à ma manche. J'eus pour la première fois occasion de sentir *travailler* l'Esprit, car d'une main il me tenait fermement le bras et de l'autre tâchait de bien piquer l'épingle sans me faire de mal. Après avoir fini, il me donna une tape amicale.

Ces manifestations, très intéressantes pour nous tous ne le sont

pas toujours pour ma femme qui parfois ne peut parvenir à surmonter sa frayeur. Son système nerveux s'en affecte. Je craindrais aussi que l'excès ne lui fasse perdre sa faculté; c'est pourquoi j'ai jugé qu'il convenait de ne pas en abuser et de ne nous réunir désormais que lorsqu'un but sérieux nous y engagera, tel que la conversion d'un incrédule.

D'ailleurs mes lectures que je poursuis, m'apprennent que le spiritisme n'est pas un jeu, et encore moins la satisfaction d'une vaine curiosité. C'est une morale, la plus belle de toutes, et les faits ne sont là que pour confirmer. Partant de cet ordre d'idées, j'engage mon médium à ne pas écrire avec tout venant, à renoncer aux manifestations inutiles qui n'ont d'autre résultat que le passe-temps des *sceptiques* ou *bigots* napolitains, et à mettre toute sa volonté à l'obtention de communications élevées.

L'expérience que vous devez nécessairement avoir en matière de spiritisme, me sera d'une grande utilité tant en ceci que dans une autre question qui me préoccupe actuellement. Je veux parler du magnétisme et de l'influence qu'il peut avoir sur un médium, au point de vue de la *lucidité somnambulique*. Les Esprits ont conseillé à ma femme de se faire magnétiser. Nous avons déjà essayé plusieurs magnétiseurs réputés bons, et qui n'ont pas réussi à l'endormir. Celui qui la magnétise en ce moment paraît être dans de meilleures conditions de réussite. Mais l'extrême sensibilité nerveuse du sujet me fait craindre que sa santé n'en souffre. On a beau me répéter que le fluide magnétique est utile à l'organisme; comme je ne connais en fait de magnétisme que ce que nous en apprennent les professeurs de physique, autrement dit *rien*, je me défie instinctivement comme de toute chose sur laquelle on est ignorant. Loin de nier les faits du magnétisme, auxquels je crois fermement, j'appréhende seulement les conséquences que cela peut avoir sur la santé, en me disant que, chez ma femme, la médianimité est un état *naturel* tandis que le somnambulisme serait provoqué *artificiellement*. Vos conseils, si vous vouliez bien m'en donner, seraient reçus avec reconnaissance.

A. PIERRE.

GRANDE CARTE CÉLESTE, par Camille Flammarion et Fouché, de 1^m, 20 de largeur, sur 0^m, 90 de hauteur, très intéressante, 6 fr.; montée 12 fr.

GLOBE GÉOGRAPHIQUE DE LA PLANÈTE MARS, monté sur pied en cuivre (par C. Flammarion), 5 fr. et 6 fr., franco.

DIEU ET L'HOMME, par Raimond, 4 fr. pour les spirites, au lieu de 7 fr.

NOUVELLE SALLE DE RÉUNION DU GROUPE « DE ROTS ».

A OSTENDE, BELGIQUE.

Nous lisons dans le *De Rots*, du 1^{er} février 1885 :

Dimanche, 28 décembre dernier, a eu lieu l'inauguration d'une nouvelle salle de réunion, offerte, toute appropriée, au Groupe « de Rots », par l'un de ses membres.

L'entrée du local, chaussée de Thourout, est indiquée par les mots « *Spiritische Kring*, » *de Rots*, » inscrits en grandes lettres cimentées au-dessus de la porte cochère de la maison. — La salle des séances est une vaste parallépipède dont la face supérieure est en partie cintrée. — Elle peut contenir plus de cent personnes, sera très utile pour les réunions générales de nos groupes spirites d'Ostende, et possède une tribune pour les conférenciers et plusieurs bibliothèques à l'usage des spirites ; autour d'une grande table, douze médiums, écrivains ou dessinateurs, peuvent s'asseoir à l'aise pour recevoir les communications des guides spirituels.

Le jour de l'inauguration, plus de quatre-vingts personnes de notre ville et parmi elles, plusieurs notabilités, ont assisté à la séance. Le caractère éminemment intelligent et philosophique des prières, et l'attitude respectueuse des spirites, ont paru faire une vive impression sur les assistants. Le contraste avec l'attitude pleine de distractions des fidèles à l'église était frappant. On sentait que les croyances spirites étaient comprises et enracinées dans le cœur des adeptes.

L'assemblée, composée en majeure partie de personnes qui assistaient pour la première fois à une réunion où l'amour de Dieu prend sa source, non seulement dans le cœur de l'homme mais aussi dans sa raison, a montré, par son recueillement absolu, que la vérité parviendra à détrôner bientôt l'erreur et le mensonge que des préjugés d'enfance ou la cupidité maintiennent dans les masses. Il faudra lutter pour dompter la malheureuse apathie de nos frères ; il faudra lutter pour les arracher aux exploiters pleins de mauvais sentiments, qui se disent les représentants de Dieu ici-bas, et qui nous insultent sans vergogne, tout en étant convaincus que nous sommes dans la voie en concordance avec la raison et la science.

Que des prestidigitateurs, profitant des dispositions des sceptiques hostiles aux grandes révélations, viennent emphatiquement

se donner le titre d'*anti-spirite* et dévoiler les soi-disant trucs, tels que le sac ou l'armoire présentés par d'autres charlatans, nous n'en avons cure et leurs tours nous font rire. Nous ne trouvons aucune valeur à ces expériences, car notre foi spirite s'appuie uniquement sur les préceptes du Christ et sur les dictées morales et explicatives de nos guides spirituels.

Mais ce qui nous paraît tout à fait écoeurant, c'est de voir l'impudence de cette classe d'hommes dont le prestige n'existe que par l'imbécillité de leurs partisans, qualifier de ridicules nos croyances spirites. Un de leurs organes, la « *Feuille d'Ostende* » du 4 de ce mois, a trouvé à baver sur le tribut payé à Dieu dans notre séance d'inauguration ; elle a tourné en ridicule les témoignages respectueux d'amour pour le Créateur, les sentiments charitables exprimés par les spirites. La tolérance dont les spirites font preuve dans leurs relations avec leurs frères égarés et sincères, qui suivent avec componction des cérémonies matérielles, souvent grotesques, parlant aux yeux et non à l'esprit, devait nous mettre à l'abri de ces attaques injustes et mensongères contre notre doctrine. Mais il n'en est rien, notre longanimité et le silence que nous gardons sur les pratiques établies par de fausses interprétations des paroles du Christ ne nous font pas trouver grâce chez nos critiques.

La différence essentielle entre nos croyances et les vôtres, c'est que vous restez attachés à la révélation ancienne, que la tradition a mal rapportée, que la falsification, bien souvent intéressée, a modifiée ; tandis que nous nous basons sur la révélation nouvelle du Christ lui-même et de ses apôtres. Souvenez-vous que le Christ a dit : « J'aurais encore bien des choses à vous dire, « mais vous ne pouvez les porter présentement ; mais quand « celui-là sera venu, savoir l'Esprit de Vérité, il vous conduira « dans toute la Vérité, car il dira tout ce qu'il aura entendu et « vous annoncera les choses à venir. » — Jean XVI. v. 12 et 18.

Mais terminons cette trop longue digression, laissons la feuille cléricale s'amuser à voir la paille du spiritisme pour négliger la poutre qui lui ouvre à deux battants les portes de « l'Académie des savants de Bruges, » que sa charité bien peu chrétienne nous promet, et revenons à cette séance solennelle.

Les murs de la nouvelle salle des séances sont garnis de deux rangées de splendides dessins et de plusieurs tableaux à l'huile obtenus par voie médianimique ; cette exposition restée ouverte au public pendant toute la semaine qui a suivi l'inauguration de

la salle, a reçu de nombreux visiteurs affranchis de l'esprit de routine et surtout de cette vanité si commune qui fait juger une science sans la connaître et rejeter toute idée nouvelle qui s'écarte des idées reçues et acceptées.

La séance d'inauguration s'est ouverte par les prières habituelles pour demander la bénédiction de Dieu et le concours de ses messagers les bons Esprits. Le frère président a tracé ensuite, dans une improvisation simple et claire, les premiers pas du spiritisme à Ostende, et les progrès accomplis depuis vingt ans. Il a fait ressortir avec conviction, l'amélioration que vaut à l'adepte l'étude du spiritisme, qui n'est autre que la science de la vérité, l'application des préceptes du Christ corrigés des fausses interprétations souvent intéressées de ceux qui se disent ses ministres. Il a montré la transformation qu'apporte dans le caractère la connaissance de la vie future, ou plutôt de la continuation de la vie avec ses responsabilités; il a montré enfin combien le spiritisme rattache l'homme à ses devoirs, combien il développe son amour pour son Créateur.

Le frère vice-président a pris alors la parole. Dans un discours très correct, d'une haute portée morale et écouté dans le plus grand recueillement, il a traité des devoirs qui incombent aux spirites pour la propagation de la bonne nouvelle parmi leurs frères encore embourbés dans les ténèbres de l'ignorance. Son succès a été complet. Neuf médiums ont ensuite reçu les communications des Esprits; un neuvième dessinait; il a été donné lecture des messages reçus. Tous contenaient des conseils qui témoignent des sentiments les plus élevés et qui portent la signature de noms vénérés. La simplicité de l'exposition de ces faits inévitables, de cette Vérité, a captivé l'auditoire.

Après cette lecture, quelques documents intéressants, donnés par les Esprits guides du Groupe, dans des séances antérieures, ont été lus par le vice-président et la séance s'est terminée par des remerciements à Dieu. Il y avait plus de deux heures que la réunion durait, et encore, semblait-elle finir trop tôt pour l'assemblée; la séance a été imposante et donnera des fruits, ce qui nous console de la méchanceté et de l'impuissance de nos adversaires.

VERDADE E LUZ (*Vérité et Lumière*). — Nous avons reçu un exemplaire de cet ouvrage dû à la plume d'un savant en sciences et en littérature, fort connu et justement estimé dans tous les pays où la langue portugaise est en usage ; les œuvres de M. Manoel Nicolau da Costa sont généralement appréciées.

Ce nouvel ouvrage traite, sous la dictée d'Esprits élevés, de L'immortalité de l'âme ; — La création des Esprits ; — La réincarnation et son avenir ; — La confrontation des coutumes des peuples avec les diverses croyances religieuses ; — L'Ancien Testament ; — Comment doit être comprise la religion et la manière dont elle est comprise ; — Absurdités ; — La Religion du Christ et la religion catholique, apostolique et romaine, Croisades, Inquisition ; — Devoirs de l'homme, souffrances de l'humanité, fautes et châtiments. — Et une collection de maximes. Nous en extrayons les suivantes :

« La bouche est le porte-voix du cœur, et vos actes en sont le miroir. — Avant d'agir, réfléchissez pour ne pas être déçu et souffrir. — Tu jettes une pierre à celui qui te demande du pain, des pierres tu recevras à ta future transition. — Les paroles du méchant sont des pierres que projette la bouche ; ta conscience en recevra l'atteinte si tu les écoutes. — Le pain noir avec honneur est plus savoureux que le blanc dans l'opprobre. — Crains celui qui fait ton éloge en ta présence, il te vend en ton absence. — Qui dit ce qu'il ne pense pas, fera ce qu'il ne doit pas. — Un bon conseil a parfois plus de valeur qu'un sac d'or. — Le malheur entre dans ta maison par ta bouche et par ta main. — Une prière a de la valeur, mais une bonne œuvre en a davantage. »

Loin de nous l'idée d'avoir cité ces quelques maximes en preuve du mérite de cet ouvrage. Ce qui en fait le mérite, c'est une morale raisonnée, dégagée et purifiée des erreurs des diverses anciennes religions, réfutées logiquement, scientifiquement, en conformité avec la science moderne, comme on le remarque dans les passages qui ont rapport à l'astronomie et à la géologie et dans quelques faits historiques.

Ce livre va avoir une influence bienfaisante au Portugal, au Brésil et dans tous les pays où la langue portugaise est répandue. Déjà la *Revista de Estudios psicologicos*, cette excellente Revue de Barcelone, qui vient d'en recevoir un exemplaire, promet d'en donner un rapport détaillé. — L'édition est parfaitement soignée ; 382 pages in-8°, beau papier, belle impression. S'adres-

ser à l'auteur, M. Manoel Nicolau da Costa, 177, rua de Bomfomoso, 1^o, Lisbonne.

L'auteur nous annonce un ouvrage plus important sur les êtres irrationnels, les animaux, leur vie, leurs mœurs, leurs facultés et les circonstances qui concourent à la multiplication des races et leurs destinées.

De plus, il nous parle de la création, à Lisbonne, d'une société spirite et magnétique, intitulée : « Centre spirite portugais. » — Nous souhaitons, de tout cœur, large succès de propagande à cette société. (M. DE TURCK. *Moniteur spirite et magnétique.*)

Nota. M. De Turck est polyglotte, et nous sommes heureux de lui emprunter ce compte rendu, en unissant aux siens, nos souhaits pour M. Nicolas de Costa et pour la prospérité de la Société *Le Centre spirite Portugais*.

Mlle NOÉMIE BONTAT, notre S. E. S., est décédée à Limoux, le 13 février 1885, à soixante-deux ans ; une bonne pensée pour cet esprit qui laisse un vide si grand. Les deux sœurs de Noémie Bontat étaient unies avec elle, et formaient une douce trinité qui se retrouvera dans l'erraticité.

PSYCHOLOGIE TRANSFORMISTE ; évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès. Cette brochure, qui touche au transformisme au point de vue psychologique, émet une hypothèse dont jusqu'ici la science loin d'infirmer la valeur semble au contraire sanctionner les conclusions. Ce travail, aussi sérieux qu'intéressant, applique à la philosophie spiritualiste les données en vertu desquelles le mouvement actuel de la pensée tend à constater l'évolution progressive de l'être depuis les premiers mouvements atomiques jusqu'à l'individualité consciente, morale et intelligente, qui résume l'humanité dans son expression la plus élevée, en passant par toutes les séries végétales, animales et hominales. Quelque opinion qu'on puisse professer à cet égard, l'ouvrage de M. le capitaine Bourgès, avantageusement connu parmi nous, ne peut qu'éveiller une réelle attention, car il touche aux questions les plus palpitantes et les plus controversées de la science dans ses rapports avec nos origines et nos destinées, problème constamment soulevé sans être résolu, mais qui selon l'auteur se trouverait élucidé rationnellement par la loi du transformisme progressif.

Nous ne pouvons donc que recommander cet ouvrage, qu'on veuille l'appuyer ou le combattre ; la forme et le fond en étant également remarquables et captivants — 1 fr. franco.

ETUDES SPIRITES, DICTÉES REÇUES DANS UN GROUPE BISONTIN (Besançon). Grand in-8^o, de 96 pages, 1 fr. Suite de communications remarquables.

CHOIX DE DICTÉES SPIRITES, par le Dr Wahu, petit in-18, de 259 pages, 1 fr., pour propagande.

Le Gérant : H. JOLY.